

4463

Caraglio - Belle u. la fille de Mahdia

MÉLANGES

OFFERTS A

M. NICOLAS IORGA

PAR SES AMIS DE FRANCE

ET DES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

EXTRAIT

PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER

7, RUE DANTON, 7

1933

Bibliothèque Maison de l'Orient



129142

A Edward Potter,

ce m'excuse remuement pour son hydre de laire
avec toute ma respectueuse affection

L. H. H. H.

SYLLA

ET LES FOUILLES SOUS-MARINES DE MAHDIA

Signalant aux lecteurs de son courrier antique, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, la trouvaille, au mois de juin 1925, dans la baie de Marathon, d'une belle statue d'éphèbe, en bronze, M. Salomon Reinach écrivait spirituellement : « Le musée d'antiques le plus riche du monde est encore inaccessible : c'est le fond de la Méditerranée... Nous explorons sans trop de peine la terre et l'air. Mais nous sommes loin de pouvoir rivaliser sous l'eau avec les poissons qui, suivant l'expression de saint Augustin, déambulent dans les sentiers secrets de l'abîme (*Confessions*, IV, 3, 4) ». De fait, nos plus belles découvertes archéologiques, depuis un demi-siècle, surgirent par hasard du fond des ondes : est-il besoin de rappeler les appliques de bronze tirées, pour l'ornement du Musée des Thermes, à Rome, du lac de Nemi; l'Héraclès colossal, le Persée lysippien, la tête de philosophe et tant d'autres antiques qu'en 1900 des pêcheurs d'éponges ramenèrent au large de Cerigotto; les bronzes et les marbres que d'autres pêcheurs d'éponges découvrirent, de 1906 à 1913, sur les fonds qui s'étendent à l'est de Mahdia; et, plus récemment encore, le Zeus tonnant d'Histiaea qu'une pêche miraculeuse, en 1928, sauva de l'oubli, au nord-ouest de l'Eubée. Peut-être cette œuvre admirable faisait-elle partie du monument commémorant,

au promontoire d'Artemis, l'orage qui, en 480 av. J.-C., avait décidé de la victoire des trières helléniques¹ ? De la destination des prétendues galères de Nemi, l'on discute, mais non point de la date, garantie par les textes, à laquelle elles furent construites, pour satisfaire une fantaisie de Caligula². Même si l'on n'acceptait point l'indice fourni par certaines tuiles, et si l'on ne consentait point à abaisser, en conséquence, jusqu'à la fondation de Constantinople, le naufrage de la cargaison de Cerigotto, la présence parmi elle d'un *lagynos* de la fin du 1^{er} siècle av. J.-C. nous contraindrait toujours à le placer après 30 av. J.-C., aux environs de notre ère, au plus tôt³. Mais les circonstances où sombra celle de Mahdia demeurent environnées d'incertitudes ; et, au sujet du navire qui l'avait contenue, diverses hypothèses persistent à s'affronter en vain. Très ingénieusement, M. Cagnat a supposé qu'il avait été frété par un de ces entrepreneurs des dernières années de la république romaine, qui bâtissaient et ornaient les villas de leurs riches clients italiens, un Atticus, un Verres, un Cicéron, en mettant en coupe réglée le patrimoine artistique de la Grèce⁴. De leur côté, MM. Alfred Merlin et Louis Poinssot, à qui nous sommes redevables de la préservation du trésor de Mahdia, avaient songé à l'attribuer à la passion du roi Juba II pour les sculptures grecques et admis qu'il était parvenu jusqu'à nous, parce qu'un des bateaux qui, avec lui, rapportaient au souverain de la Maurétanie quelques-unes de ses acquisitions les plus précieuses, s'était perdu sur la route marine de l'Hellade à Cherchell⁵. Au contraire, M. Salomon Reinach avait tout de suite supposé que le navire qui s'était englouti sous les flots devant Mahdia ployait sous le fardeau du butin râflé

1. L'hypothèse est de M. S. REINACH, *Gazette des Beaux-Arts*, 1930, pp. 141 et suiv. ; cf. sur cette belle œuvre, Ch. PICARD, *Revue de l'Art ancien et moderne*, 1929, pp. 3-12.

2. Voir en dernier lieu, LUGLI, *Pegaso*, oct. 1930.

3. Cf. CAGNAT, *A travers le monde romain*, Paris, 1912, pp. 226 et suiv. ; et HATZFELD, *Les trafiquants italiens*, Paris, 1919, p. 230.

4. CAGNAT, *ibid.*, p. 254.

5. Dans les *Monuments Piot*, XVII, p. 52, n. 2.

par Sylla dans Athènes et au Pirée, après qu'il eut pris d'assaut ces deux places au mois de mars 86 av. J.-C.¹; et cette explication est en elle-même si séduisante que ses contradicteurs composent avec elle, et que, tout dernièrement, MM. Alfred Merlin et Louis Poinssot, dans leur édition remarquable des « *Cratères et candélabres de marbre trouvés en mer près de Mahdia* »², ont fini par conclure que même « si Sylla ne l'a pas ordonné, il y a très vraisemblablement un lien entre le transport qui s'accomplissait sur [le] bateau [immergé à Mahdia] et les événements de 86 av. J.-C. »³. A mon avis, l'intuition de M. Salomon Reinach a pour elle toutes les probabilités⁴, et, dans ces *Mélanges* offerts au maître historien Nicolas Iorga, mon ambition serait d'apporter à cette vue féconde des preuves auxquelles personne n'a encore pensé pour elle.

*
* *

Dans l'introduction de leur dernier livre, MM. Alfred Merlin et Louis Poinssot ont démontré sans réplique : 1^o) que le navire naufragé à Mahdia partit de l'Attique, puisqu'il renfermait avec des saumons de plomb qui provenaient peut-être des mines du Laurium, des épitaphes de citoyens d'Athènes et des décrets athéniens⁵;

2^o) que ce navire a péri dans la première partie, plus exactement dans le premier quart du 1^{er} siècle avant notre ère, puisque, d'une part, une lampe d'argile qui a été retrouvée avec sa mèche carbonisée, se rapporte à un type spécial qui n'a été mis en service qu'à la fin du 11^e siècle avant

1. SALOMON REINACH, *Statuaire*, IV, p. 557; *Gazette des Beaux-Arts*, 1928, II, p. 215; cf. *R. A.*, 1909, II, p. 455. Sur la prise d'Athènes et du Pirée en 86, cf. CARCOPINO, *Histoire romaine*, p. 421.

2. Paris, 1930.

3. *Cratères...*, p. 18.

4. Ces pages étaient déjà composées en deuxième épreuve quand j'ai appris la mort de M. Salomon Reinach. A la peine que j'ai ressentie de sa perte s'ajoute maintenant le regret de ne lui avoir pas soumis cet essai de confirmation.

5. MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 16.

notre ère¹, et que, d'autre part, les douze saumons à estampilles latines qui y ont été recueillis, manquent uniformément du *cognomen* dont l'usage, dans l'onomastique romaine, est devenu courant après la dictature de Sylla ;

3^o) que ce navire voguait sûrement à destination de l'Italie, parce que, à une époque aussi haute, « on ne voit pas en Afrique de princes, de villes ou de particuliers qui aient pu avoir l'idée et les moyens de faire venir d'Athènes, une commande de cette importance ou à qui un courtier aurait eu dessein de vendre ce stock si divers »².

Mais c'est cette diversité même, avec tous les disparates qu'elle comporte, qui a empêché M. Jean Hatzfeld, et, à sa suite, MM. Merlin et Poinssot, de croire que le bateau ait été de ceux où s'entassèrent les dépouilles attiques de Sylla³. « Il contenait sans doute des œuvres de grand prix, mais également des pièces d'assez médiocre valeur ; les marbres étaient, non seulement dans leur neuf, mais plus ou moins inachevés : les statues qu'on transportait en blocs non assemblés, les chapiteaux à griffons, dont les volutes étaient soutenues par des étais ménagés dans la masse du marbre, les candélabres et les cratères, dont certaines parties n'avaient pas encore leur décoration peinte ou dorée, provenaient d'ateliers bien organisés pour les livraisons au dehors ; les fûts des colonnes, à l'état de cylindres dégrossis, sans cannelures ni astragales, qui n'étaient pas ramenés à leur hauteur définitive, sortaient tout droit de la carrière. Athènes [et le Pirée] n'auraient [ils] pu procurer à l'omnipotent Sylla, des trophées autrement magnifiques que tous ces objets d'un art industriel courant ou que ces matériaux de construction fort ordinaires ? »⁴.

Au premier abord, l'objection impressionne, et l'on conçoit que MM. Merlin et Poinssot aient imaginé, pour leur part, que ce stock étrange, où voisinaient pêle-mêle des chefs-d'œuvre

1. MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 13.

2. *Ibid.*, p. 19.

3. HATZFELD, *Op. cit.*, p. 230, et MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 17.

4. MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 18.

et des matériaux mal dégrossis, eût été emmagasiné, dans le trouble qui suivit le pillage d'Athènes et celui du Pirée, « par un trafiquant avisé » qui se serait empressé de les joindre aux statues et pièces décoratives exécutées en série, aux meubles et ustensiles quittant la fabrique qu'il expédiait outre-mer. Toutefois, à la réflexion, on se passera de cet intermédiaire. Il n'y a pas eu de relation seconde entre les exécutions ordonnées par Sylla et je ne sais quel commerce favorisé par elles, mais bien une liaison immédiate. Au lendemain d'assauts meurtriers, Sylla, dans sa rage et son avidité, a fait main basse sur tout ce qui lui paraissait bon à prendre, sur les ornements des sanctuaires, comme sur l'étalage des boutiques, comme sur les ébauches des ateliers ; et le désordre du sac systématique auquel il a procédé, dans les édifices publics et dans les maisons privées, se retrouve dans l'incohérent amalgame de cette cargaison en vrac. Dans la dernière guerre, où nous avons subi pareillement des râfles qui n'avaient rien épargné, je suis sûr que si l'on avait pu dresser, wagon par wagon, l'inventaire de ce que l'ennemi s'était approprié et expédiait chez lui par voie ferrée, on eût constaté les mêmes différences et d'aussi grandes inégalités entre les prises. D'ailleurs, il est un détail que je juge probant : c'est celui que M. Dain a souligné dans sa publication des inscriptions attiques trouvées à Mahdia : deux épitaphes postérieures à l'édit de Démétrius de Phalère, qui mit fin, en 316 av. J.-C., à la sculpture funéraire ; une stèle où étaient énumérés les dons consentis par le peuple athénien, sous l'archontat de Charicleidès (363-362 av. J.-C.), au dieu Ammon, dont le culte étranger devait se célébrer dans un sanctuaire du Pirée ; deux décrets rendus sans doute à la fin du IV^e siècle av. J.-C. et exposés dans le temple que possédait au Pirée Paralos, le fils de Poséidon qui servait d'éponyme à la plus vénérable des trières officielles de la flotte athénienne¹. Non seulement la main de Sylla est visible dans ces larcins rendus possibles par la dévastation sauvage à

1. Alphonse DAIN, *Revue des Études grecques*, 1931, pp. 290 et suiv.

laquelle il a condamné le port d'Athènes¹; mais l'intervention directe des pillards est reconnaissable dans la destination à laquelle ils réservèrent ces dépouilles publiques et sacrées. Tandis, en effet, que MM. Merlin et Poinssot se demandaient encore si ces inscriptions publiques n'auraient pu être regardées « comme des curiosités pouvant séduire des amateurs² », M. Dain n'a pas hésité à affirmer qu'elles avaient été enlevées pour lester le navire : les exemples d'inscriptions utilisées à cette fin et retrouvées loin de leur lieu d'origine ne sont pas rares : « Les anciens, et c'est une coutume qui n'a pas encore disparu des mers de Grèce, choisissaient de préférence des pierres plates pour lester leurs bateaux : les stèles étaient particulièrement désignées par leur forme pour remplir cet office³ ». De toute évidence, les affréteurs qui firent si bon marché des tombeaux et des lois de la république athénienne, furent les voleurs, et c'est une part du butin de 86 av. J.-C. que les flots qui battent la côte tunisienne au nord de la Petite Syrte ont recouverte pendant près de deux mille ans.

*
* * *

Cependant, cette certitude une fois acquise, on peut encore hésiter si le dictateur lui-même, plutôt que quelque pillard isolé parmi ses subordonnés, en décida l'expédition vers l'Italie. Quelques rapprochements suffiront à dissiper ce doute, car, si mélangée que soit la cargaison de Mahdia, il est aisé d'y discerner certains choix qui sont empreints des préférences ou des intentions de l'*imperator* romain.

M. Perdrizet, avec sa pénétration coutumière, avait tout de suite remarqué combien répondait aux goûts du dictateur la présence, parmi les bibelots du navire de Mahdia, de statuettes grotesques : un bouffon d'une repoussante laideur, qui

1. Cf. Théodore REINACH, *Mithridate Eupator*, p. 166.

2. MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 13.

3. DAIN, *Op. cit.*, *loc. cit.*, p. 303.

cherche à amuser le public de ses contorsions d'avorton et de ses tares physiques; et deux danseuses, « une dondon au visage trivial et sensuel, à la mine effrontée qui met à se trémousser un entrain endiablé », et une nabote « dont les prétentions à une immatérielle légèreté ne pouvaient qu'accroître le ridicule de ses grâces épaisses »¹. « Ces statuettes droliques, qui font songer à certaines sculptures sur bois du xv^e siècle ou à des peintures de Peter Breughel le vieux, confirmeraient le témoignage de Plutarque sur les goûts de Sylla. Toute sa vie, Sylla aima, comme le rapporte son biographe, μετὰ μίμων καὶ γελωτοποιῶν διαιτᾶσθαι (Plut. *Sull.*, 2) »², c'est-à-dire la compagnie des mimes et des bouffons. Le trait était si accusé chez lui, il prenait aux atelanes un si vif plaisir que, plus tard, des polygraphes étourdis lui attribuèrent la paternité de ce genre de farce³. Aussi bien, d'autres petits bronzes de Mahdia représentent-ils des danseurs endiablés et des acteurs aux mines irrésistibles : ici, « les deux mains ramenées sur son ventre et les jambes croisées », on dirait « un parasite sans invitations », et là, un pitre grandiloquent qui « pourvu d'un masque avec barbe en triangle, vêtu d'un maillot collant et d'une tunique bien courte, pérore en gesticulant »⁴. Toutes ces statuettes semblent avoir été triées exprès pour satisfaire aux inclinations et exciter le rire du farceur impénitent que redevenait, en ses heures de détente, le terrible maître des Romains; et MM. Merlin et Poinssot eux-mêmes, bien que n'osant point se rallier à l'opinion de M. Salomon Reinach, ont convenu qu'elle pouvait invoquer en sa faveur les « grotesques » de Mahdia⁵.

Mais on est fondé à l'appuyer sur d'autres indices. Les grands bronzes, en particulier, ne sont pas moins instructifs

1. Se reporter à la description si vivante de MM. MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, pp. 7 et 8.

2. PERDRIZET, *Bronzes grecs d'Égypte de la collection Fouquet*, Paris, 1911, p. 67.

3. *Athénée*, VI, p. 261, C.

4. MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 10.

5. *Ibid.*, p. 17.

à cet égard. Les plus célèbres sont l'Hermès de Dionysos barbu, signé de Boéthos de Chalcédoine, et un Eros vainqueur au tir à l'arc, qui est, sans contredit, la plus belle pièce de la collection. Il est naturel que Sylla, vainqueur du roi Mithridate qui se faisait, en Grèce, saluer du titre de Nouveau Dionysos, ait été heureux d'orner ses jardins d'une image qui évoquait, sous son aspect asiatique, la divinité qu'il avait vaincue et qu'avait autrefois ciselée un toreute oriental, fournisseur de la cour séleucide¹. Quant à l'Eros, tout le monde s'accorde aujourd'hui à le sentir animé de cette « vie mouvante et nerveuse »² qui décèle l'influence, sinon la main ou l'école de Lysippe. Or, l'art de Lysippe dut plaire à Sylla, comme plus tard à Tibère, peut-être pour la même raison et parce que le mouvement et la vitalité s'en harmonisaient avec l'énergie de ces patriciens de vieille roche. Nous savons notamment que le dictateur avait fait placer dans sa salle à manger l'Héraclès Epitrapezios du sculpteur d'Alexandre; il l'avait pour convive, nous apprend Stace :

..... *convivia Sullae comebat*³;

et, selon Martial, il aurait, en abdiquant sa monarchie, obéi à l'ordre muet de ce héros familial :

*Iusserat hic Hercules Sullam ponere regna truce*⁴.

Les rapines artistiques de Mahdia, les chef-d'œuvre, comme les bibelots, portent la marque des prédilections de Sylla; et de même, comme nous l'allons voir, non seulement le mobilier qu'emportait le navire naufragé, mais les chapiteaux et les colonnes qui en alourdissaient la charge, destinés aux améliorations et aux embellissements que le dictateur médi-

1. Cf., sur cet Hermès, MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 5.

2. Cf. LECHAT, *R. E. A.*, XII, 1910, pp. 361 et suiv.; et MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 4.

3. STACE, *Silves*, IV, 6, 85-87. A retenir aussi que cette statue n'était qu'une statuette, *ibid.*, 365.

4. MARTIAL, *Ep.*, IX, 43. Je remercie vivement M. Charles Picard de m'avoir signalé ces deux textes concordants.

tait d'introduire en Italie, attestent son intervention personnelle dans la composition de ce fret extraordinaire.

MM. Merlin et Poinssot ont justement insisté sur la beauté des appliques de bronze que le vaisseau coulé recérait en grand nombre. La plupart proviennent de lits reconnaissables, tantôt à leurs pieds, tantôt aux débris de leurs accouvoirs, dont telles protomès de cheval, de mulet ou de canard agrémentaient les faces. Au milieu d'elles fut repéré un chaudron à damasquinures d'argent¹. Or, cette profusion de lits massifs, ces combinaisons du bronze et de l'argent, s'adaptent sans effort à l'information fournie par Pline, que c'est à dater du retour de Sylla dans la Péninsule qu'y affluèrent les *triclinia* massifs de bronze argenté².

MM. Merlin et Poinssot ont signalé après M. Ronczewski la ressemblance des chapiteaux de Mahdia, ornés, sur chacune de leurs faces, entre les énormes volutes qui soutiennent les angles du tailloir, d'une tête de griffon qu'accostent deux ailes recoquillées fixées par des rosaces³, avec certains des chapiteaux qui ont été exhumés des ruines de Pompei. Or, après les travaux de Pais, de Ludwig Curtius et de Ippel, on ne saurait plus contester que la colonie Cornélienne, c'est-à-dire Syllanienne, de Pompei, « déduite », par ordre de Sylla, sous la direction de son neveu, P. Sylla, n'ait été enrichie des dépouilles helléniques de son fondateur⁴.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la soixantaine de colonnes saisies au sortir de la carrière et étendues sur le pont du navire de Mahdia dont la biographie de Sylla ne parvienne à éclairer l'histoire. A leur propos, MM. Merlin et Poinssot rappellent, à bon droit, que Sylla avait enlevé des colonnes réservées pour le temple de Zeus Olympien à Athènes, mais ils ont tort d'ajouter qu'elles « entrèrent un peu plus tard dans

1. MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 11.

2. PLINE, *N. H.*, XXXIII, 146.

3. MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 14.

4. Cf. J. CARCOPINO, *Histoire romaine*, pp. 469 et 473.

la reconstruction du Capitole romain »¹. En fait, Pline l'Ancien, qui est seul à nous avoir transmis le souvenir de ce rapt, ne nous garantit point qu'il ait reçu finalement la destination que la volonté de Sylla lui avait primitivement assignée. Le Naturaliste se borne à noter que Sylla avait ordonné le transport de ces colonnes, préparées pour l'Olympieion d'Athènes, en vue de leur emploi dans le sanctuaire Capitolin : *sic est inchoatum Athenis templum Iovis : ex quo Sulla Capitolinis aedibus advexerat columnas*². Rapporté aux colonnes de Mahdia, le renseignement cadre avec toutes les données qui les concernent. Avec l'histoire du sanctuaire Capitolin, où elles n'ont pénétré, ni avant l'incendie du 6 juillet 83³, puisque l'accès de la Ville demeurait encore, à cette date, interdit aux armées de l'*imperator*, ni lors de la restauration du temple, puisque les monnaies qui nous en ont restitué le plan ne nous montrent, à la place des colonnes corinthiennes attendues, que des colonnes doriques⁴. Avec l'histoire du pillage d'Athènes, où Sylla, sensible à la gloire défunte de la cité de Périclès et de Démosthène, daigna interdire les incendies et les destructions qu'il infligea, quinze jours après, aux monuments du Pirée⁵. Enfin et surtout avec le sort du navire de Mahdia, sur lequel elles avaient été placées dans l'état d'inachèvement où le vainqueur d'Athènes les avait prises, mais qui ne devait jamais revoir — et pour cause — les rivages d'Italie.

* * *

Car il y a plus : un texte ancien nous a transmis un écho de cette perte sensationnelle. MM. Merlin et Poinssot

1. MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 17.

2. PLINE, *R. H.*, XXXVI, 45.

3. PLUT., *Sull.*, XXVII, II; APPIEN *B. C.*, I, 86, 391, etc.

4. *British Mus. Coins*, I, p. 571, n^{os} 4217-4225; cf. PLATNER-ASHBY, *Top. Dict.*, p. 299. Il est vrai que les chapiteaux de Mahdia ne sont pas corinthiens, et que ces colonnes sont loin des dimensions énormes de celles qu'on voit aujourd'hui à l'Olympieion. Mais nous sommes loin aussi d'avoir inventorié toute la cargaison; nous ne connaissons que par conjecture l'Olympieion de Cossutius; et, enfin sur 65 colonnes recensées, 13 seulement ont été mesurées (*C. Ac. Inscr.*, 1911, p. 558).

5. Cf. J. CARCOPINO, *Histoire romaine*, p. 421.

en ont rapproché celle que mentionne Lucien, lorsqu'il nous raconte qu'un tableau célèbre de Zeuxis, représentant une famille de centaures et confisqué par Sylla, fut englouti avec le bateau qui le portait dans les parages du cap Malée¹. En me reportant au texte du Sophiste, j'ai acquis la conviction que le bateau dont il parle n'était autre que celui de Mahdia. Voici emprunté à la traduction du regretté Adolphe Reinach, ce passage décisif : « Entre autres tours de force, Zeuxis exécuta [en peinture] une centauresse flanquée de ses nourrissons... deux centaures tout nouveau-nés. De ce tableau, Athènes possède aujourd'hui une copie d'une minutieuse exactitude. Quant à l'original, Sylla, le général romain, l'aurait envoyé en Italie avec tout son butin, mais le vaisseau périt, je crois, non loin du cap Malée, et, avec lui, toute sa charge, y compris le bateau : τῆς εἰκότος ταύτης ἀντίγραφός ἐστι νῦν Ἀθήνησι... τὸ ἀρχέτυπον δ' αὐτὸ Σύλλας, ὁ Ῥωμαίων στρατηγὸς ἐλέγετο μετὰ τῶν ἄλλων <σκύλων> εἰς Ἰταλίαν πεπομφέναι· εἶτα, περὶ Μαλέαν οἶμαι, καταδύσης τῆς ὀλκάδος ἀπολέσθαι ἅπαντα καὶ τὴν γραφὴν². Tout, dans ces phrases de Lucien, mérite d'être examiné de près et correspond à la trouvaille de Mahdia. Le navire qu'elles nous dépeignent n'est point un bateau ordinaire, mais une « ὀλκάς », un transport comme celui de Mahdia, d'autant moins apte à lutter contre la tempête qu'il est plus vaste et plus pesant. Son chargement, comme celui qui fut relevé à Mahdia, mélangeait les pièces rares comme le chef-d'œuvre de Zeuxis, la pacotille et le reste : μετὰ τῶν ἄλλων. Et le détail géographique ajouté par Lucien, bien loin de le distinguer du vaisseau de Mahdia, nous invite, au contraire, à l'identifier avec lui. Lucien, en effet, se garde de nous affirmer que le transport a sombré près du Malée. Il n'en sait rien. Il le

1. MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 17.

2. LUCIEN, *Zeuxis*, IV; cf. Ad. REINACH, *Recueil Milliet*, n° 227, pp. 202-203. Ad. Reinach, pas plus que MM. Merlin et Poinssot, n'a douté que le naufrage se fût produit dans les passages du Cap Malée; et il a émis l'hypothèse, certainement démentie par la date des objets retrouvés à Cérigotto, que ce vaisseau « est peut-être celui qui a fourni les fameux bronzes d'Anticythère ».

suppose : près du Malée, je pense : *περὶ Μαλέαν οἴμαι*. Ce qu'il sait, c'est qu'on a vu *l'ὄλκός* sortir du Pirée; et que le transport de Sylla n'a jamais abordé en Italie. Voilà ce qui est certain. La localisation du naufrage dans les parages du Malée n'est qu'une hypothèse gratuite, uniquement fondée sur ce fait qu'à partir du Malée, fouetté par les vents, personne n'a jamais revu le vaisseau fantôme. Si Lucien eût été navigateur, il se fût moins pressé de conclure, et il aurait admis que, dérouter par la tempête en abordant ce cap redoutable, le navire qui portait la fortune de Sylla a coulé devant Mahdia.

En une page singulièrement animée, dramatique, MM. Merlin et Poinssot ont retracé, à leur manière, les phases de la catastrophe : « Le vaisseau fuit devant l'ouragan qui l'entraîne sur le rivage oriental de l'Afrique. Dans ces parages, le vent du sud-est, avec lequel il devait avoir à lutter, s'accompagne assez généralement de brouillards. Ces brouillards empêchaient les marins d'apercevoir la terre, lorsque, sans doute, une éclaircie étant brusquement survenue, le cap Africa leur apparut à très courte distance. Craignant d'être jeté à la côte, le capitaine décida, quelque risque qu'offrît la manœuvre, de mettre à la cape. Mais au moment du changement d'amures, le navire fut pris en travers de la lame et du vent. Il donna de la bande d'une manière excessive et il engagea. Peut-être, sous l'assaut des vagues, s'était-il par surcroît produit une voie d'eau dans la coque. Le bâtiment, mal et trop lourdement chargé, commença à s'enfoncer. La situation se faisait très critique. Pour avoir le loisir d'épuiser l'eau, on ancrâ. La disposition actuelle des ancres, qui sont nettement en dehors de l'ensemble du gisement, l'atteste. On lança même à la mer la plus lourde des ancres, l'ancre de miséricorde, à laquelle on recourait en cas d'extrême danger. Tous les efforts furent vains. Le bateau coula à pic »¹. Dans cette description il entre, forcément, une part de conjecture. Sur les côtes d'Afrique, pendant les mois favorisés de la navigation antique, c'est-à-dire « depuis le mois

1. MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 20.

d'avril jusqu'au mois d'octobre, les brises de terre et du large sont irrégulières »¹. Rien ne s'opposerait donc à ce qu'un navire, voguant des Syrtes vers Mahdia et se trouvant aux prises avec les vents du sud-est, ordinaires porteurs du brouillard, eût approché, dans la brume, la terre de trop près et manœuvré pour éviter un échouage funeste. Mais la provenance du nôtre qui naviguait du Pirée vers l'Italie, et la position où il a été repéré au sud-ouest de sa route, à 5 kilomètres du littoral de Mahdia, si même elles n'infirmant pas cette supposition, la rendent à tout le moins superflue². De toute manière, il a dû, au sortir de l'Égée, être entraîné contre son gré, et à une vitesse d'autant plus périlleuse que son équilibre était moins stable, par une tempête du nord-est, ou du nord-nord-est. Comme tant d'autres de ses pareils dans l'antiquité, il a été happé par la terrible *bora*, qui l'a jeté hors de sa direction, poussé, comme eux, jusque dans les parages inhospitaliers de la Petite Syrte, et finalement brisé sur ses ancres. Que n'a-t-il plutôt continué de fuir sous les rafales, et, puisque 5 kilomètres le séparaient encore des côtes d'Afrique, tâché d'y découvrir la plage et l'abri qu'en des circonstances identiques elles passaient pour avoir offerts à la flotte d'Ulysse.

Qu'on se reporte plutôt à l'épisode du chant IX de l'*épos* homérique, où le héros d'Ithaque raconte ce qui lui était advenu en doublant le Malée : « Sur nos vaisseaux, Zeus, l'assembleur de nuées, précipite la bora avec de terribles hurlements. La brume couvre la mer et, donnant de la bande, nos vaisseaux se mettent à fuir sous le vent. La houle, le courant, la bora nous jettent hors de la route au détour du Malée »³... jusqu'au pays des Lotophages, où les rescapés de l'ouragan peuvent finalement aborder. Peu importe que Victor Bérard ait eu raison ou tort d'identifier cette région, comme

1. *Instructions nautiques*, n° 778, pp. 8-9.

2. Un passage des *Instructions nautiques* auxquelles s'est référé Victor Bérard (cf. *infra*, p. 180 n. 2), nous apprend qu'au voisinage de la Tunisie, les vents dominants sont le nord-ouest ou le nord-est (II, p. 8-9, n° 778).

3. *Odyssée*, IX, 62-81. J'ai utilisé l'admirable traduction de V. Bérard.

les anciens eux-mêmes, avec l'île de Djerba, au sud de la Petite Syrte, à environ 200 kilomètres du cap Mahdia qui la ferme au nord¹ : l'essentiel est que ses raisons soient tirées des lois physiques qui n'ont cessé de régir, au cours des âges, les conditions de la navigation à voiles au sortir de la mer orientale, et qui lançaient, par les vents du nord-est, les esquifs anciens depuis le cap Malée jusqu'à l'Afrique, avec la nécessité invincible d'une force naturelle. Le navire de Mahdia lui a obéi, aux temps historiques, comme, dans la légende, la flotte d'Ulysse. Au lieu de rallier Ithaque, Ulysse, ballotté sur les lames et dans la brume du Malée, passait pour avoir été recueilli par les Lotophages. Au lieu de rentrer en Italie, le transport sur lequel Sylla avait embarqué une part de son butin, disparut dans les brouillards du Malée et drossé par les mêmes vents, dérivé par les mêmes courants², a été englouti devant Mahdia : *habent sua fata... caudices*.

Ulysse s'était fié bravement aux barbares d'une terre inconnue. Le capitaine syllanien qu'emportèrent les mêmes tourbillons devait au contraire se méfier des humains qui tenaient alors cette province trop connue. De 86 à 80 av. J.-C., du septième consulat de Marius aux victoires du jeune Pompée sur Ahenobarbus et Hiarnbas, l'Afrique était restée aux mains des ennemis de Sylla³. Peu importe, dès lors, que les bagages de Sylla aient été expédiés du Pirée dès 83, quand le proconsul était déjà maître de l'Italie du sud, ou seulement en 81, quand il s'agissait pour le dictateur de rénover la face de Rome et de jouir paisiblement des fruits de son triomphe. L'équipage auquel il avait confié son butin devait, coûte que coûte, épargner à ces dépouilles de guerre la profanation d'une capture marianiste. Cette consigne explique à elle seule

1. Victor BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, pp. 96-97.

2. *Instructions nautiques*, II, n° 978, p. 129 : le courant, dans le voisinage du Cap Malée, porte à l'Ouest avec la vitesse d'un mille à l'heure; *ibid.*, n° 778, p. 9-11 : comme règle générale, les courants sont toujours plus forts pendant et après les vents du nord-est. (Citations empruntées à V. BÉRARD, *Op. cit.*, *loc. cit.*)

3. Cf. J. CARCOPINO, *Histoire romaine*, pp. 435 et 479.

l'expédient désespéré auquel il s'arrêta dans la tourmente. Elle lui interdisait de se réfugier en Afrique. Il ne pouvait songer à lutter contre les vents et les courants, pour remonter vers le nord. Il crut pouvoir stopper sur ses ancres et le navire s'abîma sous les flots. Sylla l'Heureux fit le silence sur cette atteinte à sa fortune, et il a fallu quelque deux mille ans pour qu'un hasard fît remonter à la lumière l'épave dont Lucien, ni personne, ne connaissait plus le site.

Mais, dira-t-on peut-être, comment affirmer que la nef où était enfermé le tableau de Zeuxis, était celle de Mahdia, puisqu'il n'y a pas été retrouvé? Comment justifier l'ignorance de Lucien, si des survivants du naufrage avaient dit la vérité? C'est que, des survivants, il n'a pas dû y en avoir. Pourquoi auraient-ils cherché à échapper aux lames, pour tomber sous le glaive des Africains? D'ailleurs, les scaphandriers de Mahdia ont retiré de la mer un péroné humain, preuve que les gens, même s'ils l'avaient voulu, ne réussirent pas à se sauver¹. Quant au tableau fameux de Zeuxis, il est vrai qu'il manque aux inventaires du Musée du Bardo. Mais d'abord que fût-il resté de sa peinture après une immersion près de deux fois millénaire²? Et puis, et surtout, les scaphandriers n'ont pu ni tout sauver, ni même tout voir; et si ordonnée, méthodique et fructueuse qu'ait été leur exploration, elle ne peut prétendre à cette résurrection intégrale dont, seul, le vide d'une cloche géante aurait pu nous ménager à grands frais la chance incertaine.

Jérôme CARCOPINO,

Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté
des Lettres de l'Université de Paris.

14 août 1932

1. Cf. MERLIN et POINSSOT, *Op. cit.*, p. 20. Les auteurs ajoutent : « Tous les gens ne réussirent pas à se sauver ». Si l'investigation avait été totale, on pourrait, en effet, croire à un mort ou des morts isolés. Mais, justement, tel n'est pas le cas.

2. MERLIN, *C. R. Ac. Inscr.*, 1911, p. 560, a signalé, parmi les débris du transport naufragé, des fragments de bois qui faisaient partie de la cargaison; mais, de Tunis, M. Charles Sanmagne veut bien m'assurer qu'ils ne sauraient provenir, ni d'un cadre, ni d'un tableau.